

ciles à guérir. Les autres, au contraire, développées sans qu'une cause antérieure appréciable ait directement, immédiatement agi sur la peau, se montrent plus ou moins manifestement liées à des conditions intérieures, organiques ou humorales, appréciables ou non, dont elles ne sont, à vrai dire, qu'une expression symptomatique.

B. En fait de causes déterminantes extérieures, on doit principalement signaler celles qui suivent. Action d'une forte chaleur et, par conséquent, d'un soleil ardent. Froid vif et intense, surtout s'il est joint à l'humidité : ce qui est éminemment propre à la production des engelures. Frottemens violens et réitérés, tels que ceux de vêtemens en étoffe grossière, de cravates trop rudes, de jarretières, etc. Contact de corps âcres et irritans : acides, alcalis et caustiques quelconques, moutarde, cantharides, tartre stibié, huile de croton-tiglium, etc. Malpropreté. Piqûres de certains insectes, et notamment du sarcopte ou ciron de la gale.

C. Il est intéressant de remarquer que l'ingestion de certaines substances alimentaires ou médicamenteuses devient chez quelques individus, par une idiosyncrasie bien singulière, la cause déterminante d'éruptions érythémateuses. Ainsi en est-il des fraises, par exemple : Schurig, dans sa *Chylogia* (p. 121), a rassemblé plusieurs observations de personnes qui n'en pouvaient manger sans avoir ensuite des *plaques rouges* à la peau, et l'une de ces observations s'appuie sur l'imposante autorité de Thomas Bartholin. Ainsi en est-il des moules ; et, à cet égard, citons l'idiosyncrasie doublement curieuse, attestée par M. Bouchardat, d'une dame qu'il connaît, et chez laquelle les moules, ainsi que les fraises, déterminent constamment le développement d'une fièvre suivie d'éruption cutanée (*Annales d'hygiène*, avril 1837, — p. 358). Ainsi en est-il du baume de copahu : et M. Husson et moi en avons observé un exemple remarquable chez un jeune homme qui, par suite de l'usage de cette drogue, eut une fièvre éruptive semblable à la rougeole, sauf les symptômes catarrhaux, — un érythème général et rubéoliforme, ou, si l'on aime mieux, une roséole. Et même à l'égard du riz, cet aliment si bon, si universellement sympathique à l'organisation humaine, les fastes de la science possèdent un exemple d'une idiosyncrasie analogue : Lorry (*oper. cit.*, p. 27) dit avoir vu, chez une dame noble, des élévures énormes et vraiment étonnantes (*enormes et verè stupendos.... tumores*) surgir à la peau toutes les fois que cette dame avalait un tant soit peu de riz ; y eût-il là quelque exagération dans les paroles qui expriment le fait, le fond, à coup sûr, doit être tenu pour vrai et pour authentique de la part d'un tel auteur.

D. Le travail de la première dentition est, à ce qu'il paraît, chez les enfans une condition éminemment propre à déterminer, sur la peau,

le développement de plaques érythémateuses, ou érythémato-papuleuses (*strophulus* de quelques dermatographes), toutes vulgairement désignées par les mères et les nourrices sous le nom de *feux de dents*.

E. S'il est incontestable que, par suite de l'introduction de certains alimens ou médicamens dans l'appareil digestif, et aussi en certains cas où cet appareil est le siège d'une irritation plus ou moins prononcée, on voit apparaître, à la peau, des phénomènes inflammatoires de formes variées, il n'en est pas moins vrai que l'école broussaisienne avait exagéré le rôle de l'irritation gastrique ou gastro-intestinale dans la pathogénie des dartres, des phlegmasies cutanées chroniques, qu'elle expliquait en général comme un état sympathique du mauvais état de l'estomac et de l'intestin. Or, la vérité est que, le plus souvent, chez les dartreux, l'appareil digestif se trouve parfaitement sain.

F. La suppression des règles ou du flux hémorroïdal, la brusque cessation de l'allaitement, la clôture imprudente et mal ménagée d'un ancien exutoire, et autres causes analogues qu'on pourrait dire métastatiques, ont assurément une part réelle et importante dans le développement de bien des inflammations tant aiguës que chroniques de la peau. Et il faut en tenir grand compte, le cas échéant, dans l'institution des bases de traitement.

G. Quelques phlegmasies cutanées sont dues à l'action de causes spécifiques. Tels sont les exanthèmes morbillieux, scarlatineux, ou variolique, telle est la vaccine, telle est encore la pustule maligne, etc., etc.

H. Certaines diathèses, dont l'existence est bien réelle et bien reconnue, ont vraiment lieu d'être accusées dans l'étiologie de quelques genres de phlegmasies cutanées. Ainsi, par exemple, il paraît constant que la diathèse scrofuleuse est éminemment propre à développer, vers l'époque de la première dentition et durant tout le reste de l'enfance, l'eczéma impétigineux de la face et du cuir chevelu ; et l'on ne met point en doute qu'elle ne soit quelquefois cause de ces dartres rongean-tes, qui se nomment aujourd'hui *lupus*. Ainsi encore la diathèse goutteuse, dans l'opinion de plusieurs praticiens consommés, et notamment de M. Rayet (*oper. cit.*, t. I, p. 34), contribue puissamment au développement de ces diverses phlegmasies cutanées chroniques que l'on nomme *dartres*. « J'ai vu, » dit M. Rayet, « ces éruptions s'évanouir » tout-à-coup sans cause manifeste, et les malades livrés à toute la violence » des douleurs articulaires. »

I. Doit-on admettre une diathèse dartreuse ? Ce qu'il y a d'avéré, c'est que, chez bon nombre d'individus, doués d'ailleurs des attributs d'une excellente constitution, sans diathèse pléthorique, scrofuleuse, syphilitique, goutteuse, ou autre diathèse positive, sans maladie interne d'aucune sorte, on voit certaines espèces de phlegmasies cutanées,

comme l'eczéma, le psoriasis, etc., se maintenir avec une opiniâtreté désespérante, se montrer même tout-à-fait rebelles à l'art, et, si elles disparaissent momentanément, se reproduire sans cesse à titre de vice spontané, constitutionnel et indépendant de toute cause occasionnelle appréciable. Ce qu'il y a encore d'incontestable, c'est que fréquemment un si triste apanage de la constitution se présente à titre de maladie héréditaire, ou du moins comme maladie de famille. Mais, après tout, est-ce là véritablement le cas de reconnaître une diathèse analogue, par exemple, à la diathèse scrofuleuse ou syphilitique, une diathèse dartreuse, toujours essentiellement une et homogène à travers la multiplicité de ses formes? N'est-il pas à présumer, au contraire, que les individus dartreux ne le sont pas tous en raison d'un seul et même vice de la constitution, mais en raison peut-être de diathèses radicalement différentes? N'est-il pas à présumer que, de même qu'en certains cas les dartres ont, à ce qu'il paraît, leur origine dans la diathèse goutteuse, elles peuvent aussi, en d'autres cas, naître et subsister par le fait de diathèses jusqu'ici inconnues? Et voilà même ce qui fait un peu comprendre pourquoi, de dartres absolument semblables quant à leurs apparences anatomiques, les unes finissent par céder à tel ou tel système de médication dépurante, et les autres demeurent rebelles. La diversité de la nature intime du mal fait la diversité des succès du même ensemble de moyens thérapeutiques. Mais arrêtons-nous ici, et n'avancions pas plus loin dans ces ténèbres de la pathogénie des dartres. Nous avons posé le problème: la science d'aujourd'hui ne peut le résoudre: la science à venir sera peut-être plus heureuse. En attendant, et faute de pouvoir édifier sûrement, démonstrativement, complètement la théorie des dartres au point de vue de leurs conditions pathogéniques, nous devons donc en tracer la nosographie au point de vue des formes éruptives; et c'est ce qui va être fait plus bas dans la suite de ce chapitre.

295. *Diagnostic.* — Encore une fois, au lit du malade, gardons-nous, on ne saurait trop le répéter, gardons-nous de perdre jamais de vue qu'il faut, autant que faire se peut, joindre au diagnostic anatomique le diagnostic étiologique. Ce n'est pas tout que de bien reconnaître et de bien dénommer toutes les nuances des formes éruptives. Il importe encore, et il importe grandement, de rechercher à quelle cause la maladie qu'on a sous les yeux doit ou paraît devoir son origine. C'est là une base de pronostic (296. A. B.), et une source précieuse d'indications thérapeutiques (290. A.).

296. *Pronostic.* — A. Les inflammations cutanées ne sont presque jamais graves par elles-mêmes, et en raison, uniquement, de l'étendue de leur siège et de l'intensité de leurs symptômes locaux. Aiguës ou chroniques, elles cèdent aisément, en général, à un traitement appro-

prié; quelquefois même à un traitement purement hygiénique; et si quelques unes présentent une chronicité rebelle à tous les moyens de la thérapeutique, il est bien rare du moins qu'elles compromettent essentiellement, et, je le répète, par elles-mêmes la vie du sujet. Elles ne sont et ne deviennent réellement graves que par les affections internes dont elles sont l'expression symptomatique, ou qui viennent s'y joindre et les compliquer accidentellement. Les moins graves de toutes, en règle générale, sont celles qui doivent naissance à l'action directe et purement locale d'une cause extérieure. Celles-là, aussi, sont d'ordinaire peu graves, qui éclatent en vertu de ce que M. Baumès nomme *fluxion déplacée*; par suppression des règles, d'un flux hémorroïdal, etc., et sont faciles à guérir, surtout lorsqu'elles sont peu anciennes.

B. Les phlegmasies cutanées chroniques qui existent à titre héréditaire, ou par suite de diathèse scrofuleuse, ou goutteuse, etc., sont nécessairement plus difficiles à guérir que celles qui, même à parfaite similitude de forme éruptive et de symptômes locaux, doivent naissance à d'autres influences.

C. Les phlegmasies aiguës et chroniques de la peau sont quelquefois salutaires, les unes à titre de crise bienfaisante, les autres à titre d'extinctoire naturel, à titre d'infirmité, sans doute, mais d'infirmité préservative contre le développement de maux beaucoup plus graves.

— Les archives de la science sont pleines d'observations où nous voyons maintes affections plus ou moins graves des organes internes se résoudre et disparaître de la façon la plus heureuse par suite du développement d'un érysipèle, par suite d'une éruption de furoncles ou d'ecthyma, etc.: M. Rayer, par exemple, dit (*op. cit.*, t. I, p. 42) avoir vu une bronchite qu'il croyait compliquée de tubercules, — tout au moins, par conséquent, une bronchite opiniâtre et grave, — guérir après l'apparition spontanée d'un eczéma sur les deux avant-bras. C'est pour cela que toute inflammation cutanée qui survient dans le cours d'une maladie interne doit être respectée, et plutôt favorisée que combattue, si tant est qu'elle ne soit pas trop intense, et qu'elle paraisse liée à la résolution, à un amendement progressif de la maladie interne. D'un autre côté, en outre, combien n'y a-t-il pas d'observations authentiques qui tendent à établir que la disparition des inflammations chroniques de la peau peut occasionner, à l'intérieur de l'économie, le développement de maladies dangereuses? Aussi ces inflammations-là ne doivent jamais être supprimées qu'avec circonspection et avec tous les ménagemens convenables. C'est surtout dans la vieillesse qu'il convient souvent de les respecter, et de les soigner de telle façon qu'elles soient modérées et maintenues dans de justes bornes, mais non pas entièrement anéanties.

297. *Thérapeutique.* — (290.) — Tout en rappelant les principes gé-

néraux du traitement des inflammations, et en y renvoyant, je crois devoir encore offrir à la méditation du lecteur les considérations spéciales qui suivent :

A. *Relativement aux phlegmasies cutanées aiguës.*

α. La *méthode expectante* est tout ce qu'il faut dans un très grand nombre de cas, dans la plupart des érythèmes, même fébriles, des érysipèles simples, des zona, etc. C'est à savoir, en d'autres termes, qu'il ne s'agit alors que d'observer le traitement hygiénique des maladies aiguës; et, tout au plus, d'y joindre, au besoin, l'intervention locale de la médication émolliente.

β. La *médication émolliente* consiste ici en onctions avec la crème; le cérat, l'huile, le suif, l'axonge, etc.; en lotions, fomentations ou bains locaux avec des décoctions de guimauve, de mauve, de bouillon blanc, de laitue, etc.; en cataplasmes de farine de lin, de mie de pain, de fécule de pomme de terre, etc. Cette médication procure, en général, un utile soulagement; elle diminue la douleur tensive, l'ardeur brûlante, et la sécheresse de la peau enflammée.

γ. Les *émissions sanguines* ont certainement lieu d'être employées en quelques cas, — toujours, bien entendu, dans la mesure où les permet la constitution individuelle. C'est, par exemple, lorsque la fièvre est très intense; lorsque l'inflammation cutanée n'est pas seulement superficielle, mais envahit toute la profondeur du derme, et même le tissu cellulaire sous-cutané, comme dans l'érysipèle phlegmoneux et dans les éruptions furonculieuses; enfin, lorsqu'il s'agit de suppléer à la suppression des règles ou d'un flux hémorroïdal.

δ. La *médication astringente*, à l'aide de l'eau froide, simple ou acidulée, etc., ne convient guère que dans des inflammations légères, apyrétiques et de cause externe, de la part desquelles nous n'ayons aucunement à craindre de fâcheuses métastases à l'intérieur. Elle convient particulièrement dans le traitement de la brûlure à divers degrés, dans les érythèmes dus à la piqûre des insectes, dans les cas où un vésicatoire devient excessivement douloureux, etc.

ε. Sous le nom de *méthode ectrotique*, comme qui dirait *méthode abortive*, on a, dans ces derniers temps, conseillé la cautérisation de la peau avec la pierre infernale, ou avec une solution concentrée d'azotate d'argent (par exemple, un gramme de ce sel cathérétique dans quinze grammes d'eau distillée), pour entraver la marche de l'érysipèle, du zona, de divers herpès, etc. Jusqu'à quel point cette sorte de médication hétérophlegmasique peut-elle être réellement utile? C'est ce qui est bien loin d'être résolu aujourd'hui.

B. *Relativement aux phlegmasies cutanées chroniques.*

Commençons, avant tout, par remarquer que c'est là un des points

les plus difficiles de la pratique de l'art. Tant sont variés, et même opposés entre eux, les remèdes sous l'influence desquels on réussit à opérer des cures plus ou moins remarquables! tant sont nombreuses les difficultés et les incertitudes pour le choix, l'application et l'opportunité de ces divers remèdes! tant on doit, bien des fois, hésiter de combattre à outrance, et d'extirper radicalement telles ou telles de ces affections, dont la disparition peut être suivie de métastases plus ou moins graves.

α. Le *recours à une médication générale*, à une médication qui puisse modifier profondément la constitution, la renouveler et la révolutionner en quelque sorte: voilà, dans la plupart des cas, une clause de rigueur, indépendamment de l'opportunité de tels ou tels topiques. Voilà ce qu'il faut absolument pour mener à bien la guérison toutes les fois (et il en doit être ainsi le plus ordinairement), toutes les fois, disons-nous, que l'inflammation de la peau n'est qu'une expression symptomatique, une manifestation extérieure de conditions internes appréciables ou non. Ainsi donc, par exemple, aux dartreux de tempérament sanguin et de diathèse pléthorique, il faut prescrire la médication débilante: aux dartreux de tempérament phlegmatique et de diathèse scrofuleuse, la médication corroborante; à d'autres dartreux, enfin, les tâtonnements de ce que nous nommons médication dépurante, les essais prudemment entrepris et suivis à l'aide des divers agens qu'il me paraît commode de grouper dans la mémoire sous ce point de vue commun, et dont les principaux, les plus célèbres à l'égard de l'objet en question, vont être rappelés ci-après.

β. Un *traitement hygiénique*, bien choisi et bien soutenu, est souvent, à lui seul, une source de brillans succès. Je n'insisterai pas sur la haute importance d'une propreté habituelle, sur l'usage des bains et autres soins cosmétiques de rigueur. Je n'insisterai par sur la nécessité, en dehors même de tout assujettissement à un régime spécial, de mener tout au moins une vie sobre et régulière. Ce sont là des moyens utiles, sans doute, mais d'une généralité banale. Mais ce qui exige, de la part du praticien, beaucoup de sagacité, beaucoup de discernement, c'est de déterminer, en certains cas, que tel ou tel genre d'alimentation doit être adopté spécialement et avec l'observance la plus rigoureuse. Là, par exemple, il faudra une alimentation analeptique; ici, au contraire, une alimentation exclusivement végétale, ou dans laquelle les viandes blanches soient les seules admises. La diète lactée, *Γαλακτοποσία* de Sydenham (dans le traité *De podagra*), peut, si elle est suivie avec persévérance, opérer d'éclatantes guérisons en fait de phlegmasies cutanées chroniques, particulièrement chez des individus doués d'une bonne constitution, jeunes ou encore dans la force de l'âge viril (car, la plupart du temps, les vieillards ne peuvent la supporter). Elle était, à ce qu'il paraît, en grande vogue dans le siècle dernier, alors qu'en la précé-

nisant Lorry disait (*op. cit.* p. 339, lin. 2-5) : « Le lait est tellement en honneur dans tous les traitemens des maladies cutanées, que plusieurs personnes mettent sans réserve toute leur confiance à l'employer seul et bien en règle, laissant de côté tout le reste, pourvu que ce soit là la seule et unique nourriture. » Un régime plus rigoureux encore, plus pénible à tenir, mais où les malades suffisamment dociles et courageux trouvent bien des fois pour récompense les guérisons les plus merveilleuses, c'est ce qu'on nomme si énergiquement en latin *cura famis*, à savoir la réduction de la quantité quotidienne des alimens au-dessous même de ce qu'il faut rigoureusement pour satisfaire au besoin de l'estomac et à la réparation du corps. Au surplus, ce n'est pas seulement le régime alimentaire qu'il convient de changer. En cas de maladies rebelles et invétérées, on doit encore, quand cela est possible, opérer un changement complet de toutes les conditions hygiéniques, changement d'air, d'habitation, de pays, etc. Enfin, un moyen de médication dépurante encore dans la sphère des choses de l'hygiène, et auquel on peut avoir recours avec grand avantage pour les phlegmasies chroniques de la peau, ce sont les bains de vapeur, réitérés pendant longtemps, et d'une façon régulière et persévérante.

γ. Les *émissions sanguines*, opérées et renouvelées à propos, soit par phlébotomie, soit par sangsues ou ventouses, peuvent encore ici rendre d'utiles services, quoique d'une façon moins marquée, moins immédiatement évidente que dans les phlegmasies aiguës. Elles sont de rigueur en cas de pléthore. Mais, même sans pléthore, elles peuvent quelquefois être mises à profit et produire des effets très salutaires, soit en modifiant profondément la constitution et en agissant en quelque sorte à titre de médication dépurante, soit en calmant les exacerbations excessives des phénomènes inflammatoires, soit en servant à rappeler ou à suppléer les règles ou un flux hémorroïdal.

δ. Les *topiques émolliens* (A. 6.) trouvent, ici encore, non moins que dans les phlegmasies aiguës, une application très fréquemment opportune. La plupart du temps, ils soulagent le mal, apaisent la douleur, la chaleur et le prurit.

ε. Les *lotions astringentes*, lotions acidules, saturnines, alumineuses ou autres, réussissent en certains cas, mieux que les émolliens, à calmer les démangeaisons et les ardeurs de la peau enflammée. Mieux que les émolliens, à coup sûr, elles peuvent ici, quand on en continue assez longtemps l'usage journalier, avoir une action non seulement palliative, mais réellement curative. Ce qui, d'ailleurs, ne doit être mis à profit qu'autant que la phlegmasie cutanée est un mal purement local, purement extérieur, et dont la répercussion ne soit point à craindre, ou bien, dans le cas contraire, qu'autant qu'on emploie concurremment des moyens

de traitement propres à prévenir les fâcheux effets d'une telle répercussion. Entre autres recettes populaires qui rentrent dans ce genre de médication, et qui, partant, ne laissent pas que d'avoir leur utilité et leurs succès, citons les lotions faites avec l'urine, ressource fort usitée dans nos campagnes, particulièrement contre les teignes; citons aussi les lotions faites avec l'eau salée qui se trouve contenue dans les huîtres. Et, à l'égard de l'efficacité de ce dernier moyen, nous pouvons même invoquer l'autorité de M. Rayer; car, à la connaissance de ce praticien, un malade est ainsi parvenu à se guérir d'un *eczema podicis* (*op. cit.*, t. I, p. 64).

ζ. La *médication hétérophlegmasique* est indiquée, et montre journellement une grande efficacité dans le traitement des teignes et des dartres rebelles. Le crayon d'azotate d'argent ou la solution concentrée du même sel, les pommades à la chaux, ou au proto-chlorure de mercure, la liqueur de Labarraque, l'application d'un vésicatoire au centre même du mal, voilà, en ce genre, les moyens les plus communément usités, et que l'expérience générale des praticiens a en quelque sorte consacrés. Mais une foule d'autres moyens analogues ont été mis en usage, et non sans succès, par divers observateurs; on a vanté, par exemple, le sel marin saupoudré à la surface du mal, la pommade préparée avec le *meloë proscarabæus*, les cataplasmes de petite joubarbe et de grande chélidoine, le suc d'épurga, les feuilles de clématite, l'essence de térébenthine, l'huile de Dippel, la pommade ou la solution concentrée de tartre stibié, la pommade au kermès minéral, etc., etc. (voir Rayer, *op. cit.*, t. I, p. 64-88). La médication hétérophlegmasique est utile en ce qu'elle modifie puissamment le tissu cutané, en ce qu'elle change la nature intime du mal, en ce qu'elle convertit une inflammation chronique en une inflammation aiguë, plus facile à guérir. Toutefois, cette médication ne doit point, d'ordinaire, être employée isolément. Si elle produit des guérisons durables et sûres, si elle ne traîne point après elle de fâcheuses métastases, c'est presque toujours à condition qu'on y aura associé une médication générale, faite pour modifier profondément l'économie entière, ou tout au moins une intervention suffisamment prolongée de la médication révulsive.

η. La *médication révulsive* a ici un rôle important, immense. Dans presque tous les cas, elle peut, que dis-je? elle doit être mise à profit. Tantôt ce sera la révulsion cutanée, à l'aide de vésicatoires ou de cautères; tantôt ce sera la révulsion purgative. L'une ou l'autre, en règle ordinaire, doit précéder et accompagner l'application des astringens et des hétérophlegmasiques. Les vésicatoires sont particulièrement indiqués pour déplacer une éruption qui occupe la face ou quelque autre siège très incommode, comme, par exemple, la marge de l'anus, le

scrotum, etc. M. Rayer (*op. cit.*, t. I, p. 74) affirme avoir plusieurs fois réussi, par ce moyen, à transporter au bras ou à la cuisse des eczéma développés aux oreilles ou aux parties génitales; ce qu'il faut aussi avouer, c'est que, dans des cas moins heureux, les vésicatoires n'ont fait que provoquer une nouvelle éruption sans déplacer la première. Mais, après tout, c'est là une exception, et la règle est qu'ils sont utiles contre les phlegmasies cutanées chroniques qui siègent dans un espace circonscrit. Contre celles du cuir chevelu, en particulier, on s'accorde à reconnaître qu'il est extrêmement avantageux d'en appliquer un au bras et de l'y entretenir longtemps. Au contraire, lorsque le mal occupe une assez grande étendue sur la surface du corps, les vésicatoires sont plus souvent nuisibles que favorables. Les cautères, non moins bien que les vésicatoires, trouvent fréquemment leur emploi dans le traitement des phlegmasies cutanées chroniques, particulièrement chez les adultes et les vieillards. C'est surtout à ces âges-là qu'il convient de les poser, de préférence aux vésicatoires, pour exutoires de longue durée, toutes les fois qu'il y a indication d'entretenir indéfiniment et pour nombre d'années une suppuration artificielle qui prévienne et le retour de la maladie cutanée et le développement d'affections internes en remplacement de celle-là; ils sont, en effet, beaucoup plus commodes et beaucoup moins douloureux à entretenir ainsi longtemps. Les purgatifs, souvent réitérés, sont des remèdes très efficaces contre les inflammations invétérées de la peau. Au besoin, il ne faut pas hésiter d'employer même les drastiques; bien entendu qu'on ne doit pas adopter systématiquement la médication purgative jusqu'à fermer les yeux aux contre-indications qui naissent d'un état maladif du tube gastro-intestinal, jusqu'à courir aveuglément le risque de fatiguer la constitution et de créer des désordres plus graves que l'affection cutanée.

θ. Maintenant, enfin, à titre de *médicaments dépurans*, combien de substances diverses n'emploie-t-on pas ici! Pensée sauvage, scabieuse, houblon, saponaire, douce-amère, fumeterre, trèfle d'eau, cresson de fontaine, bardane, patience, salsepareille, etc., voilà bien des végétaux communément prescrits aux dartreux et aux teigneux, sous forme de tisanes, sirops ou autres préparations. Pour ma part, une de mes prescriptions de prédilection, une de mes routines, si l'on veut, c'est la tisane de racine de bardane (*Codex*, n° 266). Avec cette tisane, sinon par elle, j'ai guéri beaucoup de malades; je continue donc d'administrer, non pas certes sous la dictée d'une conviction véritable, mais sous l'inspiration d'un certain degré de foi, la bardane, cette *herbe aux teigneux* dans le langage de la médecine populaire; la bardane, en faveur de laquelle, il n'y a pas longtemps encore, la *Gazette médicale* (année 1839, p. 106) relatait, d'après le docteur Graves, un fait des plus propres à

en démontrer l'efficacité, à savoir, le fait d'un *impetigo* qui s'améliora, puis empira, puis enfin guérit, par trois phases successivement correspondantes à l'usage, à l'interruption et à la reprise d'une décoction très concentrée de cette racine. Comme agens dépuratifs d'une valeur mieux reconnue que toutes les plantes précitées, on emploie généralement, dans le traitement des phlegmasies chroniques de la peau, les eaux sulfureuses, soit naturelles, soit artificielles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, tant en boissons qu'en bains. On fait boire les eaux d'Enghien, de Bonnes, de Canterets, etc., pures ou coupées avec le lait. Les bains sulfureux sont d'autant plus efficaces que le malade peut y rester plus longtemps plongé, deux, trois, quatre et même cinq heures durant, pratique si fort en honneur aux sources naturelles, et qui est à grand tort négligée dans l'emploi des bains artificiels; et pourtant c'est là une méthode qui se montre éminemment propre à modifier le plus promptement et le plus sûrement possible la constitution des sujets, à opérer des guérisons radicales et non suivies de récidives. Les bains d'eaux minérales salines, tels que ceux de Balaruc, de Néris, de Plombières, etc., ont, quelquefois aussi, opéré d'heureuses cures. L'iode et les iodures, surtout l'iodure potassique, non seulement en pommades, mais encore en bains généraux et même en boissons, ont eu aussi leurs succès; et, en effet, l'ioduration de l'économie ne peut manquer d'avoir une grande portée de puissance modificatrice. On y a surtout recours toutes les fois que les phlegmasies chroniques de la peau existent chez des sujets scrofuleux, ou qui, seulement, sont tant soit peu suspects d'être tels; car c'est là, de nos jours, la médication antiscrofuleuse la plus vantée, la plus suivie. Aussi dois-je, pour les détails relatifs à l'administration des diverses préparations d'iode, renvoyer nos lecteurs à l'histoire que je donnerai plus tard de l'affection scrofuleuse dans la suite de cet ouvrage. Les préparations d'or (132. F. γ.) ont été préconisées par quelques médecins comme bonnes à combattre avec succès, surtout encore chez les scrofuleux, les phlegmasies chroniques de la peau, et particulièrement celles du cuir chevelu. Les mercuriaux, administrés de manière à imprégner l'économie tout entière, comme si c'était pour la syphilis, administrés, dis-je, sous les diverses formes et suivant les divers modes que nous étudierons en détail dans l'histoire de cette maladie, sont aussi une ressource éminemment propre à modifier et à guérir radicalement les constitutions dartreuses; mais ils ne doivent être employés qu'avec toute la prudence convenable, après l'insuccès de remèdes plus innocens, et seulement lorsque le cas en vaut la peine. Les arsenicaux (132. F. δ.) enfin sont, non moins que les mercuriaux, des remèdes énergiques, incontestablement utiles dans bien des cas de phlegmasies cutanées chroniques des plus graves; mais, entre des mains inhabiles et témé-

raires, ils peuvent être fort dangereux et meurtriers; il faut toujours commencer par une très petite dose, qu'on peut augmenter graduellement au bout de quelque temps: il faut surveiller scrupuleusement ce que l'appareil digestif et le système nerveux éprouvent sous l'influence de ces remèdes; il faut, au moindre accident, suspendre la médication, ou du moins diminuer les doses; et lorsque les arsenicaux ne peuvent être administrés sans trainer après eux une vive épigastrie, un sentiment de constriction à la gorge, des angoisses précordiales, des vomissemens, de la diarrhée, des crampes, etc., il faut sans hésiter renoncer à l'emploi d'un traitement dont l'action physiologique se montre si évidemment fâcheuse, et dont, après tout, l'action thérapeutique reste incertaine et problématique. Pour ce qui est des doses à poser comme doses normales, disons que l'acide arsénieux peut être pris soit en pilules, soit en solution dans une tisane quelconque, à la dose d'un centigramme par jour, et cela pendant longtemps, durant plusieurs mois, sans produire rien de fâcheux en apparence dans la santé; la solution de Pearson (arséniate sodique), à la dose de vingt à quarante gouttes (un à deux grammes); la solution de Fowler (arsénite potassique), solution bien plus toxique que la précédente, à la dose de cinq à vingt gouttes; la tisane de Feltz, à la dose d'un litre par jour. Au surplus, de toutes les préparations arsenicales, c'est l'acide arsénieux que, pour ma part, j'ai coutume d'employer de préférence. — Bien entendu, pour terminer, que je passe sous silence une foule d'autres médicamens qui ont été essayés et vantés même contre les phlegmasies chroniques de la peau, mais qui ne me paraissent pas devoir être relatés dans un livre élémentaire, tant est profond l'oubli où ils sont tombés! tant est faible la valeur des témoignages qui les ont préconisés!

298. *Genres de phlegmasies cutanées à étudier spécialement dans ce chapitre.* — Des phlegmasies cutanées, les unes appartiennent au domaine de mon collaborateur, à la *Pathologie chirurgicale*; c'est là qu'il faut chercher l'histoire de l'érysipèle traumatique, de l'érysipèle phlegmoneux, des phlegmasies furoncleuses (furoncle, orgeolet, anthrax), des phlegmasies essentiellement gangréneuses, comme la pustule maligne et le charbon; c'est là aussi que le vésicatoire, la brûlure, l'engelure, etc., ont de droit leur place. Quant aux autres phlegmasies cutanées, celles qui restent en partage à la *Pathologie médicale*, je ne dois pas non plus les étudier toutes dans ce chapitre-ci. Effectivement, il en est qui se montrent, en toute évidence, comme le produit d'une cause spécifique, comme l'expression symptomatique plus ou moins nécessairement liée à un état interne, à un état général, qui constitue une maladie d'une nature tout-à-fait originale et tranchée. C'est là ce qu'on est obligé de reconnaître relativement aux fièvres éruptives contagieuses

(rougeole, scarlatine, éruptions varioliques); relativement aux phlegmasies cutanées syphilitiques; relativement aux exanthèmes caractéristiques de la pellagre, de l'acrodynie, etc. Or, les fièvres éruptives contagieuses, la syphilis, la pellagre, l'acrodynie, etc., doivent avoir leur place dans notre *seconde section* de la pathologie spéciale (*Nosographie étiologique*). De plus, il est d'autres phlegmasies cutanées que j'ai dit (293. L.) devoir être reléguées, à titre d'affections superficielles, dans la *quatrième section*; ce sont, encore un coup, l'acné, la couperose, la mentagre, le psoriasis, le pityriasis, etc. Les trois catégories que je viens d'indiquer étant ainsi défalquées et mises de côté, il reste à examiner dans ce chapitre les phlegmasies cutanées que voici: 1° l'érythème, auquel je rattache la roséole de Willan, Bateman et autres auteurs, 2° l'érysipèle spontané, 3° l'urticaire, 4° le pemphigus, 5° l'herpès, dont le zona est une des espèces les plus remarquables, une des formes les plus pittoresques, 6° l'eczéma, 7° l'impétigo, 8° le lichen-agrius, 9° le lupus, 10° le rupia, 11° enfin l'ecthyma. Assurément, nous ne prétendons pas que ce soit là un arrangement à l'abri de toute objection. En fait de classification surtout, la critique est aisée, et la tâche d'un auteur est bien difficile. Et d'ailleurs notre but n'est point d'édifier une classification complète, nouvelle et aussi exacte que possible de toutes les phlegmasies cutanées: c'est seulement une répartition que nous croyons commode et justement fondée quant à ses principales bases, sinon absolument rigoureuse et irréprochable dans tous ses détails. Sans doute, parmi toutes les phlegmasies cutanées comprises sous les onze noms qui vont être l'objet d'autant d'articles dans ce chapitre, on voit se présenter journellement nombre de cas qui ne sont encore, à parler rigoureusement, que des affections superficielles, nombre de cas où l'altération inflammatoire de la peau n'est liée ni comme cause ni comme effet à un véritable état de maladie proprement dite, à une perturbation tant soit peu notable de la santé. Combien de fois n'est-ce pas là la façon dont se présentent les érythèmes, les eczéma, les impétigo, etc.? Faudrait-il donc, en pareille occurrence, que les affections changeassent de nom générique? Peut-être serait-ce le mieux. Mais, encore un coup, ainsi que nous l'avons déclaré en pathologie générale lors de l'exposition sommaire des principes fondamentaux de la nosographie, nous nous gardons bien, dans un ouvrage élémentaire tel que le nôtre, d'entreprendre un remaniement complet des genres et des espèces, de heurter là-dessus toutes les habitudes de la médecine contemporaine, de tenter, que dis-je? de proposer une révolution radicale en ce qui concerne la désignation des affections pathologiques. En dermatologie particulièrement, encore moins pourrai-je le faire qu'en d'autres départemens de la pathologie; car, à coup sûr, la critique ne me le pardonnerait pas, à moi